



Imp. Rouvier. 64. R. S. Ann. Paris.

Planche N° 38.

La Gazette rose

1^{re} X^{bre} 1872.

Coiffes de Visites.

Costumes de la M^{me} Gagelin Epigez. Velours et Passementerie de la Glaucuse. Chapeaux de M^{lle} de Bongars. Ceinture
 Régente de M^{me} de Vertus saurs. Jupons de M^{me} Martin. Mouchoirs de Chapron. Foulards de l'Union des Indes. Bijoux
 artistiques de Marc Guoyton. Gants Compadour. Chaussures de la M^{me} Jouvenot. Parfums de la M^{me} Piolot f. B^{is} des Cours Etrangères.

3. rue Rosini.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LITTÉRATURE : JE NE SAIS PAS COMMENT CELA SE FIT, par Mme la comtesse Dash. — COURS DU DOCTEUR CONSTANTIN JAMES SUR LES COSMÉTIQUES : De l'Oreille. — COURRIER DES THÉÂTRES : Rigoletto. — MOSAIQUES ROSES — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE — Paris s'agite de plus en plus. — La tour de Babel de l'Assemblée. — L'origine du palais de Versailles. — Les fêtes de Louis XIV. — Parallèle entre le Versailles d'autrefois et le Versailles d'aujourd'hui — Fête cynégétique au château de Valençay — Promesses de réceptions pour le mois de décembre. — Cadeaux envoyés à l'hôtel Czartorisky. — Les joudis de Mme Rattazzi. — Une toilette de Worth — Splendides présents du bey de Tunis. — Toilettes de Mlle Pierson dans la *Dame aux Camélias* — Le *Siège de Paris* au Panorama. — La saison à Nice. — Arrivée de la grande-duchesse Constantin. — Une nouvelle étoile chorégraphique. — Mlle Adèle Boni. — Les bouquets de Mme Duluc. — Le monument de Mme la comtesse Dash. — Un médaillon de M. Vasselot. — Buste de Mgr le comte de Chambord.

Paris s'agite de plus en plus, mais cette agitation n'est pas le signal des plaisirs. Les séances tumultueuses et orageuses de l'Assemblée préoccupent tous les esprits. C'est une véritable tour de Babel d'opinions différentes, où chacun proclame de grands sentiments de patriotisme qui ne tendent rien moins qu'à bouleverser de nouveau la France, qui a tant besoin de calme pour cicatriser ses plaies et pour reprendre de nouvelles forces. Pauvre France !... Quelles sont ses destinées ? Redevendra-t-elle la France de Louis XIV, ou s'amoindrira-t-elle dans une tourmente perpétuelle ?

Qui eût dit à Versailles qu'il reverrait un jour toutes ces tristes défaillances de nos hommes parlementaires, alors qu'il semblait attendre dignement et fièrement le retour de ses gloires passées ? Versailles, la ville du luxe et des plaisirs, et dont le souvenir évoque dans l'histoire un siècle de héros ; Versailles, qui a vu Louis XIV figurer dans les ballets de la cour, et qui se souvient encore de la reine Marie-Antoinette ; Versailles est devenu une sorte d'arène politique, où des lutteurs plus ou moins habiles exécutent des scènes de pugilat et de tours de force. C'est toujours le plus audacieux et le plus hardi qui grimpe sur les épaules de son voisin pour mieux se faire voir et se faire écouter.

Vous plaît-il de savoir quelle fut l'origine de ce beau palais de Versailles, qui fit l'admiration du monde entier, et qui bien certainement n'existerait plus, si la Commune avait pu le faire flamber comme les Tuileries, l'Hôtel de Ville et le Palais-Royal.

C'est en 1624 que Louis XIII fit bâtir à Versailles un rendez-vous de chasse élevé sur une éminence de terrain où il y avait précédemment un moulin à vent. En 1627, dans une assemblée de notables tenue aux Tuileries, Bassompierre reprochait au roi de ne pas achever les bâtiments de la couronne, et il disait à ce propos : « L'inclination de Sa Majesté n'est point portée à bâtir. Les finances de la chambre ne seront point épuisées ».

sées par ses somptueux édifices, si ce n'est qu'on veuille lui reprocher le chétif château de Versailles, de la construction duquel un simple gentilhomme ne voudrait pas prendre vanité. »

Ce fut en 1651, huit jours après la mort de son père, que Louis XIV, alors dans sa treizième année, vint pour la première fois à Versailles. Il s'attacha dès son enfance à ce séjour, et quelques années plus tard il le choisit pour y donner des fêtes magnifiques. Au mois de mai 1664, il y fit célébrer les *Plaisirs de l'île enchantée*, divertissements empruntés au poëme de l'Arioste, et à l'exécution desquels concoururent Benserade et le président de Périgny pour les récits en vers; Molière et sa troupe pour la comédie; Lulli pour la musique et les ballets; le machiniste italien Vigurani pour les décors, les illuminations et les feux d'artifices.

Le 7 mai, première journée des fêtes, il y eut une course de bagues en présence des deux reines, dans un cirque de verdure construit à l'entrée de la grande allée qu'on nomme aujourd'hui le Tapis-Vert. Le jeune Louis XIV, revêtu d'un costume où tous les diamants de la couronne resplendissaient, représentait le paladin Roger dans l'île d'Alcine. Après le tournoi, dont il fut le vainqueur, Flore et Apollon arrivèrent pour le féliciter, sur des chars que traînaient les nymphes, les satyres, les dryades. Au banquet, le Temps, les Heures, les Saisons servirent les convives abrités sous des bosquets de lilas, sous des taillis de muguet et de roses.

Le lendemain, 8 mai, on représenta sur un théâtre élevé au milieu de la même grande allée, la *Princesse d'Elide*, pièce dans laquelle Molière jouait les rôles de Lyciscus et de Moron.

Le 9, ballet dans le palais d'Alcine, avec feu d'artifices qui en simulait l'embrasement.

Le 10, courses de têtes dans les fossés du château.

Le 11, représentation des *Fâcheux* de Molière.

Le 12, loterie, où se trouvaient des ameublements, des pièces d'argenterie et des pierres précieuses, et le soir, le *Tartuffe*.

Le 13, le *Mariage forcé*.

Le 14, départ du roi et de la cour pour Fontainebleau. Mlle de La Vallière avait été l'héroïne de ces fêtes, où Molière glorifiait la favorite en présence de la Reine elle-même.

Versailles n'était pas encore la résidence royale, mais Louis XIV venait de temps en temps y passer quelques jours, parfois même quelques semaines, surtout quand il voulait éblouir les yeux et fasciner les imaginations par

l'éclat de ces fêtes pompeuses qui ressemblaient à des apothéoses.

Le 14 septembre 1665, il y eut à Versailles une grande chasse, où la Reine et Madame Henriette d'Angleterre, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Alençon chassèrent en costume d'amazone, et au mois de février 1667, un carrousel qui surpassa les bornes de la magnificence.

La *Gazette* a soin de nous décrire le cortège des dames de la cour : « Toutes admirablement équipées et sur des chevaux choisis, conduites par Madame, avec une veste des plus superbes et sur un cheval blanc, housse de brocart semée de perles et de pierreries. » Après l'escadron féminin apparaissait le Roi-Soleil, « ne se faisant pas moins connaître à cette haute mine qui lui est particulière qu'à son riche costume à la hongroise, couvert d'or et de pierreries précieuses, avec un casque orné de plumes, et à la fierté de son cheval, qui semblait plus superbe de porter un si grand monarque que de la magnificence de son caparaçon et de sa housse, pareillement couverte de pierreries. Venait ensuite Monsieur, frère du Roi, en costume de Turc; puis le duc d'Enghien, habillé en Indien; puis les autres seigneurs, qui formaient dix quadrilles. »

Le 18 juillet 1668, nouvelles réjouissances. Dans la journée, représentation des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, paroles de Quinault, musique de Lulli, et de *Georges Dandin*, joué par Molière et par sa troupe. Le soir, festin et bal. A deux heures du matin, illuminations. Le pourtour du parterre de Latone, la grande allée, la terrasse et la façade du palais étaient décorés de vases, de statues, de candélabres éclairés d'une manière ingénieuse, qui les faisait paraître comme enflammés à l'intérieur.

Les fusées des feux d'artifices se croisaient au-dessus du château, et lorsque toutes ces lumières s'éteignirent, dit Félibien en terminant le récit de la fête, on s'aperçut que le jour, jaloux des avantages d'une belle nuit, commençait à poindre.

Le 17 septembre 1672, la troupe du Roi représentait à Versailles les *Femmes savantes*, de Molière, qui furent, dit la *Gazette*, admirées d'un chacun. Du 8 février au 19 avril 1674, Bourdaloue y prêchait le carême.

Le 11 juillet, on y jouait le *Malade imaginaire*, de Molière, mort l'année précédente, au mois d'août; il y avait une série de grandes fêtes. Félibien fait une description saisissante de la nuit du 31 août 1674, où l'on vit tout à coup, sous un ciel sans étoiles et du noir le plus sombre, un ruissellement inouï de lumières. Tous les parter-

res étincelaient. La grande terrasse, qui est devant le château, était bordée d'un double rang de feux espacés à deux pieds l'un de l'autre. Les rampes et les degrés du fer à cheval, tous les massifs, toutes les fontaines, tous les bassins resplendissaient de mille flammes. De l'Italie était venu cet art pyrotechnique, ce mélange de feux, de fleurs et d'eau qui faisaient ressembler le parc au jardin d'Armide. Les rives du grand canal étaient ornées de statues et de décorations d'architecture derrière lesquelles on avait disposé un nombre infini de lumières qui les faisaient paraître transparentes.

Le Roi, la Reine et toute la Cour étaient sur des gondoles richement ornées. Des bateaux remplis de musiciens les suivaient, et l'écho répétait les sons d'une harmonie magique.

A partir de l'année suivante, de grands travaux, commencés par Levau et Dorbay et continués par Jules Hardouin-Mansart, furent entrepris à Versailles, où Louis XIV voulait fixer sa résidence définitive.

De 1675 à 1682, les travaux de Versailles se poursuivirent avec une étonnante rapidité. On acheva les grands appartements du Roi et l'escalier dit des Ambassadeurs.

On construisit la galerie des Glaces à l'endroit où une terrasse occupait le milieu de la façade du côté du jardin. On ajouta au château l'aile du Midi, dite aile des Princes. On termina à droite et à gauche les bâtiments qui bordent la première cour avant le château, et qu'on désigne sous le nom d'aile des Ministres. On éleva la grande et la petite écurie.

Enfin, en 1681, on transporta la chapelle sur l'emplacement actuel du salon d'Hercule et du vestibule qui se trouve au-dessous. Le 30 avril 1682, l'archevêque de Paris, François de Harlay, bénit la nouvelle chapelle, et, le 6 mai suivant, Louis XIV s'installa définitivement à Versailles.

Si nous avons mis en parallèle le Versailles d'autrefois et le Versailles d'aujourd'hui, tel qu'il est envahi par l'Assemblée, c'est pour montrer la décadence de la France, tant par sa politique que par ses aptitudes luxueuses qui n'existent plus.

La chronique sait tout ce qui s'est débité d'infâmes calomnies et de médisances insinuant à propos des fêtes impériales de Compiègne. Relativement aux fêtes de Louis XIV, elles étaient bien intimes et bien bourgeoises, et pourtant c'est au luxe effréné de l'Empire que le parti radical attribue la décadence morale et sociale qui nous a entraînés dans une guerre fatale.

La République, loin de nous relever, nous plonge de plus en plus dans le chaos. Y restons-nous? ..

La nation prendra-t-elle un parti héroïque, et dira-t-elle ce qu'elle veut?

Au milieu de tous ces débats parlementaires entre conservateurs et démagogues, la France agonise et Paris se débat.

Donnera-t-on des fêtes?... On l'espère, si le volcan couve tout l'hiver ses laves de feu et si le cratère ne s'entr'ouvre pas.

La semaine dernière, l'historique château de Valençay recevait une brillante compagnie. M. le prince de Sagan, ayant convoqué l'élite du high-life parisien, pour inaugurer les nouveaux tirés du château.

Après le déjeuner, les tireurs, parmi lesquels figuraient en première ligne l'élégante princesse de Sagan et la gracieuse baronne Finot, se sont rendus au pavillon de la Garenne, lieu fixé pour le rendez-vous, et où se trouvait déjà toute la noblesse des environs, invitée à prendre part à la chasse.

Favorisés par un temps exceptionnel et par une température vraiment printanière, les tireurs ont abattu 322 pièces, tant en chevreuils, faisans que perdreaux, lièvres et lapins.

Cette aimable fête cynégétique s'est terminée par un magnifique dîner, dont les honneurs ont été faits par M^{me} la princesse de Sagan, avec la grâce charmante qui la caractérise.

MM. le marquis du Lau, d'Allemans, le comte de Castellane, le comte d'Abzac, le comte Hallez-Claparède, le baron Seillière, M. O'Connor, Madame la baronne Finot étaient au nombre des invités.

Il y a promesses de réceptions, pour le mois de décembre, chez les duchesses de Bisaccia, d'Harcourt, Decazes et chez la marquise de Castellane, et la vicomtesse Retz de Rainneville.

On parle également de la reprise des lundis de la duchesse de Galéria, où l'Albani, Faure et la Comédie-Française se feront entendre.

Et le 20 décembre, Madame la comtesse Duchâtel doit inaugurer ses vendredis, dont les princes d'Orléans sont les hôtes assidus.

Madame la comtesse de Bussière, mère de la comtesse Pourtalès, doit ouvrir à la même époque les portes de son hôtel, rue de Lille.

Est-ce bien vrai tout cela? ..

C'est ce que le mois décembre nous dira.

On parle aussi, dans un certain monde, des cadeaux envoyés à l'hôtel Czartoryski à l'occasion de la naissance du fils du prince Ladislas et de la princesse Marguerite, née d'Orléans.

Parmi ces cadeaux, le plus admiré, sans contre-

dit, est un merveilleux hochet en or, rehaussé de pierres précieuses et du travail le plus exquis, qui a été envoyé par la reine Victoria, parente de la regrettée duchesse de Nemours.

C'est la princesse Marguerite qui a voulu faire elle-même le premier béguin qui a coiffé son fils, et la comtesse de Paris, imitant son exemple, a tricotté les chaussures de laine du petit prince. C'est de l'histoire que nous écrivons là. Les princesses élevées dans l'amour du devoir et du bien sont toujours de vraies mères.

Les jeudis de Madame Rattazzi sont très artistiques et très littéraires. C'est un salon cosmopolite dans toute l'acception du mot. On y fait de l'esprit et de l'excellente musique. De politique, il n'en est pas question. On la laisse se débattre à Versailles.

Mme Rattazzi habite Avenue Urich, plus connue encore sous le nom d'Avenue de l'Impératrice, l'ancien hôtel de la princesse Bauffremont. L'hôtel est un bijou de richesse et d'élégance artistique. Mais les salons sont trop petits pour la foule qui s'y presse et pour les artistes qui se font gloire et honneur de s'y faire entendre.

Jeudi dernier, Mme Rattazzi avait une splendide toilette signée Worth, une véritable étude de style et d'élégance, consistant en une longue jupe fuyante en velours noir, sans aucun ornement. En guise de tunique, c'était un justaucorps en velours, doublé par un ruban de gros grain mat, descendant à mi-jupe et modelant les hanches, comme les ciseaux de Clésinger ont pu le faire. Au bas de ce justaucorps était froncée une merveilleuse dentelle de point d'Alençon, d'une hauteur de 40 centimètres, se rattachant de côté en quilles avec des nœuds et des pans en large ruban de gros grain noir, et s'enlaçant derrière en deux écharpes de dentelles drapées avec une fantaisie extrême.

La description de ce fouillis de dentelles est pour ainsi dire impossible. Worth est un ornementiste, un sculpteur. Il a le grand art du costume. Le corsage décolleté à pointe devant avait des draperies de plis de tulle et de velours noir. La coiffure très haute devant et très flottante derrière, car la moitié des cheveux était bouclée et l'autre s'épandait dans le dos, était retenue par trois fines bandelettes de diamants attachant de côté un paon en diamants, monté par Rouvenat.

Mme Rattazzi avait un collier de diamants et de saphirs et des pendeloques d'oreille en diamants et en saphirs.

Cette riche toilette, d'une splendeur originale et artistique, lui servait à ravir. Elle avait la beauté d'une déesse. Carolus Durand, qui fait son

portrait et qui s'y connaît, prétendait qu'elle personnifiait Proserpine.

Parmi les artistes qui se sont fait entendre, citons d'abord Mme Ugalde qui chante toujours en véritable artiste qu'elle est. Elle a conservé tout son entrain, tout son brio étincelant comme un feu d'artifices. Elle a chanté sa romance de « Gil Blas » comme pas une autre ne la dira jamais. Elle a fait du théâtre des Folies-Marigny un petit Opéra-Comique en miniature, parce que son talent réel et sympathique a le pouvoir de tout transformer. Un compositeur de mérite a écrit un rôle pour elle, rien que pour elle. Tout le Paris élégant ira l'entendre. D'ailleurs, ce joli petit théâtre des Folies-Marigny est en plein succès. Mme Louis Figuier tient l'affiche avec la « Vie brûlée, » une pièce mouvementée à la Sardou, et qui fait école de philosophie, de justesse et d'esprit.

La nouvelle opérette, dans laquelle se fera entendre Mme Ugalde, est intitulée : *la Romance de l'Etoile*, paroles de MM. Edouard et Alfred Blan, musique de M. Gêrôme. Personne n'ignore que sous ce pseudonyme de Gêrôme se cache une femme du meilleur monde.

Cet opéra comique en un acte sera joué non-seulement par Mme Ugalde, mais par Mlle Hustache, fille du second chef des chœurs d'Opéra.

Puis Mme la marquise Carraciale a abordé la musique italienne avec toute l'ampleur d'une véritable grande dame artiste. La marquise de Carraciale est Napolitaine. Elle a été très belle; elle l'est encore. On l'a beaucoup applaudie.

On a entendu ensuite Defatio, de l'Opéra, dont la voix magistrale et grave a les cordes vibrantes de l'orgue; Mlle Alice Vois, qui a dit avec beaucoup de goût et de charme la romance de Marguerite; une cantatrice suédoise qui a fait entendre quelques chants suédois, et Mme la comtesse de Beausacq, fille de l'amiral Suin, qui chante en véritable artiste qu'elle pourrait être. Mme Richault, femme du célèbre éditeur du boulevard des Italiens, a dit cette ravissante poésie des *Charmettes* que le cœur de Ponsard a fait épanouir comme une fleur immortelle. Il est impossible de mieux dire et de mieux nuancer les sentiments. Tous ceux qui étaient là et qui ont visité les *Charmettes* ont vu, dans leurs souvenirs, reverdir et reflourir le doux nid d'amour de Jean Jacques et de Mme de Warrens.

Mme Charlotte Dreyfus, une habituée de la maison, a tenu l'orgue, tandis qu'Ernest Nathan soupirait sur son violoncelle l'une de ses plus rêveuses dormeuses.

Mme Rattazzi, qui est poète à ses heures et dont la réputation littéraire est acquise, a dit l'un de

ses plus beaux poèmes, *l'Italie*, avec un élan tout patriotique.

Il y avait tant de monde à onze heures du soir qu'il était impossible de circuler dans les salons, beaucoup trop petits pour la foule qui s'y porte tous les jeudis soirs. Quelques noms, au hasard, parmi les illustrations étrangères et françaises qui étaient là : le duc et la duchesse de Monteleone, Mme Clarke, le prince et la princesse Pignatelli, M. et Mme de Barral, le comte et la comtesse d'Ydeville, le marquis et la marquise Carraciale, M. Camille Sée, sous-préfet de Saint-Denis, et sa charmante femme, Mme d'Avigny, amie de pension de Mme Rattazzi, M. de Courcelles, M. le comte de la Jara, M. le marquis de la Miranda, M. le marquis de Chauvelin, M. le comte de Salat, M. et Mme Hippolyte Lucas, Mme la comtesse de Courten, le général Marivaux, M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), M. et Mme Paskoff, cette belle et élégante Russe dont les toilettes riches et splendides sont autant de poèmes et d'études fantaisistes; Carolus Durand, le peintre à la mode; Adam Salomon, qui vient de terminer le buste de M. Cochin; Tony Révillon, M. Détrouyat, de la *Liberté*, Louis Leroy, Siraudin, Frossard, inspecteur des beaux-arts, le prince Radziwill, le prince Soutza, le prince Barberini, le comte Bolognoni, etc., etc.

On parlait dans les groupes des splendides présents que Son Altesse le Bey de Tunis venait d'envoyer à Mme Rattazzi, et qui étaient exposés, jeudi dernier, dans ses salons. Il y avait des peplums et des robes étincelantes, couvertes de broderie d'or et d'argent; des sorties de bal chamarrées de broderies de toutes couleurs; des burnous typiques, des mantilles orientales, des colliers de sequins, une collection de pantoufles et de souliers à faire rêver Cendrillon; des bonnets grecs et tunisiens, brodés d'or, de perles et de pierres précieuses.

Toutes ces merveilles orientales sont aujourd'hui chez Worth, qui va les parisianer en leur laissant leur cachet local. Nous en reparlerons.

Puisque nous chiffonnons des tissus et des étoffes algériennes, empruntons à *Frou-Frou*, du *Figaro*, la description des toilettes de Mlle Pierson dans la *Dame aux Camélias* :

Au premier acte : Toilette faye, bleu de ciel, avec le devant de la jupe bouillonnée, en biais, Tunique d'Angleterre relevée par des branches de camélias blancs. Corsage décolleté carré, boutonnant sur le côté. Manches Louis XV. Chaperon de velours gros bleu avec branche de camélias et nœud d'Angleterre. Manteau, sortie d'Opéra, en velours gros bleu, doublé de faye bleu ciel et

garni de vieilles guipures, Bijoux, perles et diamants.

Au second acte : Jupe de velours marron. Tunique cachemire de l'Inde, couleur tabac clair, brodée marrou. Corsage montant. Manches à parements. Manteau bleu en étoffe arabe brodée d'or. Chapeau bleu avec oiseau de Paradis, Bijoux, saphirs.

Troisième acte : Robe de mousseline blanche à volants plissés, garnis de valenciennes, Corsage montant. Ceinture mais et mauve.

Quatrième acte : Robe de satin blanc, avec tablier brodé de camélias en jais blanc encadré de quilles bouillonnées. Tunique en blonde blanche relevée par des branches de camélias blancs. Le corsage a un plastron qui ressemble à une véritable cuirasse de camélias en jais blanc. Pour coiffure, fleurs, feuilles et diamants sur le côté droit. Par derrière, couronne de camélias traversée par une flèche de diamants. Collier, boucles d'oreille, bracelets en diamants.

Et au cinquième acte : Robe de cachemire blanc, fanchon en dentelle de Bruges et pantoufles de satin noir.

La reprise de la *Dame aux Camélias* précédera la *Femme de Claude*, dont Mlle Desclée sera la principale interprète.

Un spectacle bien intéressant, bien émouvant et bien douloureux tout à la fois, attire la foule en ce moment aux Champs-Élysées. C'est le Siège de Paris vu du fort d'Issy. Tous ceux qui ont déserté Paris à cette époque iront au Panorama pour connaître ces lugubres épisodes de notre histoire, et tous ceux qui ont pris part à la défense de la capitale reverront les lieux tels qu'ils étaient et passeront de nouveau par des émotions poignantes. Il est utile et urgent de se souvenir et de bien graver dans son cœur, en lettres de feu, que la France doit avoir sa revanche.

Notre chronique niçoise nous annonce par les *Echos de Nice*, l'arrivée en cette ville bénie du soleil, de S. A. I. Mme la grande-duchesse Alexandra Constantin de Russie, de ses deux fils et de leur suite.

La grande-duchesse Constantin voyage incognito, sous le nom de comtesse Strenla. Elle est fille de Joseph, duc de Saxe Altembourg. Ses deux fils ayant, pour précepteur M. Namansky, sont : le grand-duc Constantin, âgé de quatorze ans, et le grand-duc Dimitri Constantinowich, âgé de douze ans.

Avant de se rendre à l'hôtel où ses appartements lui avaient été préparés par les soins de M. de Patton, consul de Russie, la princesse s'est fait

conduire en calèche découverte à la villa Bermond où a été enterré son neveu le Tzarévitch Alexandre, fils de son beau-frère Alexandre II, l'Empereur actuel. Elle était accompagnée de ses deux jeunes fils et de la comtesse de Keller, sa demoiselle d'honneur.

Après avoir accompli cette pieuse visite, qui a duré une heure environ, Son Altesse s'est rendue à son hôtel, où l'avaient précédé M. le comte Boyer, son chevalier d'honneur ; M. Numansky, percepteur des deux grands-ducs ; M. le consul de Russie à Nice ; M. le secrétaire Michueloff.

Le prince de Villa-Franca est également attendu à Nice.

La saison s'annonce des plus brillantes, et tandis que nous subissons un second déluge, les roses et les violettes de Parme s'épanouissent à Nice.

Il paraît que Nice tient une étoile chorégraphique, Mlle Adèle Boni, dont il faut retenir le nom, car nous la verrons bien certainement à Paris, sur la scène du Grand-Opéra.

Mlle Adèle Boni est jeune, jolie, mignonne, gracieuse et légère. Elle danse avec un aplomb, une force et une fermeté qui la désignent dans l'avenir comme première danseuse.

Et M. Dalgorette, directeur des *Echos* de Nice, ajoute : « Mme Duluc n'a qu'à bien se tenir, car bien sûr les fleurs que l'on jettera cet hiver à Mlle Boni amèneront une disette dans les jardins de Nice. »

S'il en est ainsi, que deviendrons-nous à Paris et dans toute la France, où les bouquets de Mme Duluc sont appréciés et attendus avec impatience ? Espérons que Mme Duluc fera deux parts : l'une pour Nice et l'autre pour Paris.

Nous attendons le bouquet de violettes de Parme que Mme Duluc veut déposer pieusement sur la tombe de Mme la comtesse Dash, comme souvenir d'admiration sympathique. La comtesse Dash repose au cimetière Montmartre, et nous nous ferons un devoir doux et triste tout à la fois d'aller lui offrir les violettes de Mme Duluc. Elle aimait tant les fleurs que son âme doit les respirer encore. Tous les amis de la comtesse Dash ont organisé une souscription intime pour lui élever un monument. M. du Seigneur, jeune architecte de talent et neveu de M. Paul Lacroix, a bien voulu se charger du plan du tombeau, et c'est M. de Vasselot, sculpteur et gendre de M. le comte de Sombrenil, qui va faire le médaillon rappelant les traits charmants et spirituels de l'amie que nous regrettons.

M. de Vasselot y mettra tout son cœur et tout son talent, et il fera un chef-d'œuvre comme le

buste de Monseigneur le comte de Chambord, qu'on peut aller voir dans les galeries de la *maison Susse*, 31, place de la Bourse. C'est un petit buste à la portée de toutes les bourses (nous ne dirons pas de toutes les opinions), car il ne coûte que 10 francs.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Où en sont les modes du jour?... Toujours fantaisistes et élégantes. Il y a de grands projets de toilettes de bal ; mais, pour les réaliser, il faut que les bals se mettent en train et que la politique inspire une confiance tout entière. En sommes-nous là?... La France a besoin de calme et de prospérité pour se régénérer et pour redevenir la France d'autrefois. Le luxe est plus tapageur que coûteux. C'est du faux luxe quand il veut trop viser à l'effet. La vraie grande dame s'habille encore, la fausse duchesse s'affuble et se costume. Certaines toilettes ont grand air. Ne les porte pas qui veut. Il faut, tout en suivant la mode, capituler avec elle, et ne pas l'écouter dans toutes ses extravagances et dans toutes ses fantaisies. Le ridicule naît toujours d'une toilette et d'une coiffure qui ne s'harmonisent ni avec la tournure ni avec la physionomie, et si la mode du jour doit vous rendre grotesque, fuyez-la comme une véritable ennemie.

Parmi les maisons de confections et de nouveautés qui ont conservé les traditions du bon goût parisien, citons en première ligne la maison *Gagelin-Opigez*, qui se souvient d'avoir eu l'honneur insigne d'habiller Sa Majesté la reine Marie-Antoinette et Son Altesse Royale Mme la duchesse de Berry. Il y a longtemps de cela. La maison Gagelin s'est renouvelée. Elle est aujourd'hui sous la direction artistique et fantaisiste de M. Yves Opigez, qui ne crée que des modèles élégants, dignes d'être signés : *Gagelin-Opigez*.

Permettez-nous de vous les présenter et de vous les décrire.

C'est en esquissant la mode dans tous ses raffinements de détail décoratif qu'on peut mieux se rendre compte de l'ensemble des toilettes à l'ordre du jour et du soir.

Commençons par une robe faille gris perle et vert eau du Nil ; la jupe longue en faille eau du Nil est garnie d'un haut volant à la vieille, surmonté d'un petit volant gris perle, faisant tête, ayant 60 centimètres de hauteur du côté droit, et remontant, pour ainsi dire, en écharpe du côté gauche jusqu'à la ceinture, où il se retourne en

revers gris perle. Le corsage montant fait habit derrière et est ouvert devant, avec taille ronde liserée. En guise de ceinture, large nœud arrêtant le corsage. Cette toilette, très simple et toutefois très habillée, a un second corsage décolleté garni de dentelle, sans manches.

Puis, c'est une robe *Marie-Lotitia*, pour Mme Rattazzi, en faille paon, de deux tons différents. La jupe est ornée du haut en bas de larges biais et de volants alternant de deux teintes. Le derrière de la jupe est garni d'un bouillonné d'une hauteur de 40 centimètres, avec tête de paon d'une nuance plus claire et ruches disposées d'une façon toute inédite. Le corsage fait tunique derrière, avec quatre écharpes reliées ensemble par de grosses agrafes de passementerie. La taille est ronde devant et la tunique fuit de côté en décrivant de larges feuilles de deux tons.

**

Une toilette de bal maïs et marron d'une originalité suprême. La première jupe en faille marron est recouverte de plusieurs jupes de tulle maïs, bouillonnées en flots mousseux. Il y a sept à huit jupes de tulle, et ce n'est pas de trop. La première jupe est relevée par deux écharpes de faille marron brodées de roses maïs, et par deux écharpes de feuillage maïs, brodées de feuillage marron. Ces écharpes sont larges de 50 centimètres et partent toutes quatre du corsage en s'enlaçant sur le côté gauche en quatre pans retenus par une large agrafe. Le corsage décolleté à pointe est garni de point. Sur le devant de la jupe, tablier soubrette, tout brodé de boutons d'or et de roses avec feuillage marron, encadré d'un point d'Alençon de 20 centimètres de hauteur.

Un costume Bois de Boulogne se composant d'une jupe garnie de volants de faille noire et de franges de jais. Il y a cinq volants, avec intervalles de franges en jais. De chaque côté de la jupe sont disposés de nouveaux revers de velours noir, faisant basque plissée derrière, en forme d'éventail. Cette même disposition d'éventail relève, pour ainsi dire, la jupe par derrière, retenue par un gros nœud de moire noire. Le corsage est tout simple et sans autre ornement qu'une agrafe de passementerie de jais sur l'épaule. Manches avec plissé en éventail.

**

Une robe des Italiens, en brocard bleu turquoise, avec appliques de velours du même ton. La

robe, décolletée Princesse, est garnie d'une bordure de renard argenté et fermée dans toute sa hauteur avec des boutons Chambord, fleurdelisés d'or sur émail turquoise. Autour du décolleté, une simple berthe en vieux point de Venise.

**

Citons encore une sortie de bal en cachemire blanc brodée or, argent et de perles de jais, genre oriental. Le côté droit se rejette en draperie sur l'épaule gauche, retenu par une agrafe de passementerie.

Quand une femme est élégante, élancée, et qu'elle a l'art suprême de faire valoir ce qu'elle porte, cette sortie de bal a grand air. Cléopâtre se drapait ainsi.

Les écharpes continuent à faire genre et autorité sur toutes les toilettes. La *Glaneuse*, qui suit la mode dans ses fantaisies et dans ses caprices, a décrété de très nouvelles écharpes en crêpe de Chine, en reps et en laine, telles que :

L'écharpe *Bertha*, en crêpe de Chine, de toutes nuances, richement brodée et trangée de soie trame; en crêpe de Chine noir, brodée de roses jaune or: cette écharpe est très originale et très seyante, elle se dispose non-seulement en écharpe de ceinture, mais elle fait fichu peplum et fichu capuchon quand on le désire.

L'écharpe *Pompadour* en crêpe de Chine, brodé de fleurs de couleur se métamorphose comme l'écharpe *Berthe*.

Il y a encore l'écharpe *Bearnaise*, en laine rayée de nuances de couleur, sur fond ponceau, bleu, noir ou violet. Cette écharpe, qui n'est cotée que 10 francs, produit l'effet d'une écharpe de 50 francs.

Et l'écharpe *Alsacienne*, en laine noire, frangée soie, portant le deuil de la France. Cette écharpe est très simple et très distinguée. Elle se met sur toutes les toilettes.

Rappelons l'écharpe *Romaine*, disposée d'une façon toute nouvelle, en reps uni, avec bords aux couleurs nationales de l'Italie. C'est un nouveau succès pour la *Glaneuse*, car cette élégante ceinture Romaine va être encore adoptée par la Colonie italienne et par les jolies tailles.

Nous n'en avons pas fini avec les écharpes.

Pour entrée et sortie de théâtre, la *Glansuse* offre encore :

L'écharpe et la mantille espagnole, en blonde noire, ayant le cachet typique des Madrilènes; l'écharpe espagnole a 2 mètres 25 centimètres de long et fait coiffure et tour de cou tout à la fois.

L'écharpe *Muguet* en tricot Bagnères.

Et l'écharpe *Neige*, ayant de deux à quatre mè-

tres de longueur, et dans laquelle une femme élégante s'enveloppe avec coquetterie.

Ne quittons pas les coiffures, sans désigner un capuchon Louis XV, en satin noir, garni d'un bord de fourrure.

Ce capuchon fait fichu et s'ouvre en deux pointes, ainsi que la pèlerine qui protège le cou et les épaules. Sur le dessus du capuchon, ruche de satin noir, tuyautée en diadème et large nœud de satin noir. Ce capuchon en satin rose, bleu, cerise, gris argent, bordé de cygne ou de chinchilla, est très doux et plus jeune qu'en satin noir. On le fait aussi en satin blanc bordé de cygne ou d'aigrette blanche, ou en satin gris fauve bordé de renard gris argenté.

Et une capuche Bachelick, en cachemire blanc, bordée de velours noir, avec large nœud de velours noir sur la tête et semblable nœud derrière.

Complétons la moisson de la Glaneuse par une collection de frange de laine de toutes nuances, nouée de nœuds cordelier (terme de fabrique), avec agréments faisant broderie, olives et ganses pour les brandebourgs. La garniture est complète pour les costumes de cachemire, de vigogne et de serge.

Et par une floraison de nœuds de deux tons, moire et satin et moire et velours, pour coiffure et cravates.

Il y a de tout, comme vous voyez, dans les magasins de la Glaneuse, 7, rue de la Chaussée-d'Antin. Nulle part vous ne trouverez des gants de Suède beurre frais, à six et huit boutons, qui sont très en vogue pour les Italiens et les premiers concerts; des gants de Saxe authentiques; des gants de vrai castor à deux boutons, et des gants de drap piqué et soutachés assortis aux costumes, ni plus ni moins que les chaussures de la maison Jouvenot.

Les voiles écharpes avec bordure espagnole sont ceux qui s'entendent le mieux avec les chapeaux à la mode, qui sont aussi bien des chapeaux ronds que des chapeaux fermés. On n'a qu'à rejeter les barbes de tulle en arrière, ce qui fait une cataquois de plus.

Les nouveaux chapeaux semblent d'autant plus étranges qu'avant la guerre on portait des chapeaux qui n'en étaient pas — des soupçons de chapeaux; avec une fleur, un nœud, une plume, un peu de tulle et de dentelle, on se composait un chapeau. Tout était dit.

Aujourd'hui on a de vrais grands chapeaux. On s'en étonne; les uns sont cabossés, les autres sont très hauts et rejetés en arrière. Il faut laisser de côté ceux qui sont par trop exagérés et n'ac-

cueillir que les formes distinguées et seyantes. Là est le grand point: savoir se coiffer comme savoir s'habiller. La plus jolie de toutes les modes est celle qui embellit. Telle coiffure qui s'entend avec telle ou telle physionomie, vous rendra très laide. Prenez-y garde; la mode a des traîtrises sans pareilles. Cette forme Rabagas, qui se donne des faux airs de berger et de bergère, cache bien souvent le loup derrière elle. Il faut avoir l'audace de porter cette coiffure, car elle est audacieuse comme le nom qu'elle porte, à moins que vous n'ayez la *beauté du diable* qui s'arrange de tout.

Voici de nouveaux chapeaux que *Mlle de Bongars* vient de faire épanouir, 1, rue d'Antin, dans son tout petit entresol. Nous ne vous présentons pas *Mlle de Bongars*, comme une réputation triomphante, faisant la pluie et le beau temps. Elle en a le talent, le savoir-faire, l'initiative et le brio; mais elle n'en a pas l'installation, ce qui doit au contraire attirer de préférence toutes nos lectrices, car elles ne paieront pas la vanité et le luxe de leur modiste, ce qui est immense par le temps d'économie qui court.

C'est un chapeau *Léonard de Vinci*, tout à fait grande toilette, en dentelle et velours. La dentelle est doublée de crêpe noir faisant transparent. Le fond est rond, carré, un peu haut, enroulé d'une écharpe de dentelle tombant derrière en deux pans. Le bord de la passe en velours noir est relevé avec biais de soie bleu ciel. Torsade de velours noir faisant intérieur, avec petit nœud de faille noire doublée de bleu. Au dessus de ce petit nœud s'étale une large aigrette de ruban noir, attachant une aigrette de Russie bleu ciel et laissant flotter en arrière une plume noir. Barbes de dentelle.

Un chapeau *Rubens* en velours prune avec bord relevé et torsade de dentelle arrêtée derrière par un nœud cravate en ruban gros grain de même nuance. Dans l'intérieur, torsade de velours et agrafe de velours de côté. Aigrette de plusieurs coques de rubans attachant deux plumes d'autruche, l'une nuance prune, l'autre naturelle. Barbes de dentelle.

Une toque *Trouvère*, en velours noir, fond mou, avec bord relevé, doublé de faille bleue très pâle. Autour de la toque, torsade de velours et de faille bleue entremêlés. La toque est relevée d'un côté par un double nœud cravate en velours noir,

doublé de faille bleue, d'où s'échappent deux ailes d'inséparables surmontant deux belles plumes d'autruche bleu pâle, poudrant le fond de la toque. Double pan flottant en faille noire et faille bleu ciel. On peut à volonté mettre des brides de faille noire ou les nouer par derrière.

* *

Une toque ronde François I^{er}, en velours bleu marine, avec fond mou et très élevé. Large bord relevé tout autour et traverse de ruban faisant intérieur, avec nœud de côté rejoignant un gros nœud pouff en faille bleu marine retombant en doubles pans flottants. Sous ce nœud partent deux plumes, l'une bleue et l'autre naturelle. Barbes de dentelle.

* *

Un chapeau de théâtre, fond dentelle noire, avec passe inclinée recouverte de trois dentelles froncées les unes sur les autres. Autour du fond, écharpa de dentelle faisant nœud et pan derrière, attachée de côté par une branche de trois roses de couleur variée, l'une jaune, l'autre rouge et la troisième rose, épanouies dans leurs boutons et leur feuillage.

* *

Et une petite toque page en velours bleu ciel, avec fond mou et torsade de velours bleu ciel doublée de faille bleu ciel. Bord relevé en velours garni de biais bleu ciel. Sur le fond du chapeau, nœud de faille bleu de ciel en biais, avec pans derrière. Sur le côté, même nœud en biais attachant une aigrette bleu de ciel et un ravissant bouton rose thé.

* *

On nous demande de Bordeaux si le crêpe de Chine est démodé et si les tuniques en crêpe de Chine se porteront encore pour toilettes de bal. Très certainement. Jamais l'Union des Indes n'a eu des crêpes de Chine et des crépons de l'Inde plus beaux, plus souples, plus épais et plus chatoyants. Le crêpe de Chine est comme le diamant, il ne supporte aucune médiocrité. Le crêpe de Chine se brode très richement. Les tuniques brodées font genre et nouveauté; il en est de même des fichus et des écharpes.

Pour toilette de soirée, on reproduit une très élégante robe avec une jupe demi-traine en crépon de l'Inde feuille de rose, et une tunique très longue et très ample relevée en flots, en crêpe de Chine rose avec tablier de broderie et guirlande de larges roses et de feuillage, entourant

la tunique et retombant derrière en quatre écharpes frangées. Le crépon de l'Inde est plus épais que le crêpe de Chine et il est ravissant pour jupes à volants.

Nous avons vu un fourreau de crêpe de Chine blanc, doublé de foulard blanc, une espèce de robe Princesse, illustrée d'une broderie de fleurs de jasmin blanc de Virginie, faisant branches de fleurs dans leur feuillage. Toute cette toilette était pour ainsi dire poudrée de ruches de crêpe lisse blanc. Ces toilettes fourreaux conviennent aux femmes gracieusement modelées et très élégantes de forme et de tournure.

Les jeunes femmes et les jeunes filles, qui veulent être à la hauteur de la mode, sans dépenser beaucoup d'argent, prennent à l'Union des Indes, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, des foulards fond blanc parsemés de fleurettes, ou de jolies robes fond blanc avec filet rose bleu ou lilas.

Le foulard de l'Inde et le crêpe de Chine sont de toutes les saisons.

Il n'en est pas de même du cache-nez qui s'annonce avec d'autant plus d'autorité cet hiver qu'il est pour ainsi dire indispensable avec les nouveaux chapeaux féminins. Pour nous garantir de la bise glaciale, il faudra absolument s'enfourer le visage dans un cache-nez.

Rappelons les nouveaux cache-nez décrétés par l'Union des Indes et que nous avons annoncés dans notre dernier numéro.

Le Gurswhal, magnifique tissu broché couleur, rappelant le type oriental des cachemires des Indes.

Le Nagasaki, très beau cache-nez blanc broché pour dames.

Le Pékin-Twill (noir et blanc), cache-nez pour hommes.

Sornette, grand cache-nez rayé, en l'honneur du comte de Lagrange.

Jockey-Club, cache-nez fond blanc, avec dessins quadrillés noirs.

Sportman, cache-nez fond blanc, avec bord de couleur.

Et le *Scherans*, grand cache-nez en foulard blanc uni.

Vienne le froid et nous pourrons le braver.

Complétons aussi nos renseignements précis sur les toilettes de deuil, l'espace nous ayant manqué dans notre dernier numéro.

La Scabieuse a créé, depuis quinze jours, d'autres riches toilettes, comme bien vous pensez; car un modèle en fait éclore un autre.

Citons une très belle toilette en velours noir, avec première jupe ornée d'un volant à peine froncé surmonté d'une ruche coulissée d'un nou-

veau style. La seconde jupe est bordée d'une bande de plumes et d'une dentelle de Chantilly. Le corsage figure une veste Louis XV avec long gilet carré, et plumes et dentelles de Chantilly garnissant le tout.

Une toilette en faye noire très élégante et très nouvelle, se composant d'une seule jupe rayée devant dans toute sa hauteur de bandes de velours noir, posées à distance égale. Par derrière, des volants bordés de velours noir la garnissent jusqu'à la ceinture. Le corsage est une veste de chasse Louis XV, avec col et revers de velours noir. Gilet carré et longues basques bordées de velours noir et de volants. Manches avec revers de chasse en velours noir.

Un costume en vigogne noir tout chamarré de ganses de laine, de brandebourgs et d'olives avec bord de ratgondin, fourrure noire très à la mode.

Une Polonaise de cachemire noire s'ouvrant à mi-jupe et ornementée d'une riche passementerie de jais, avec plaque de passementerie de jais sur l'épaule.

On porte beaucoup de bijoux de jais et d'acier. La mode en est revenue, et la Scabieuse a collectionné toute une série de bijoux en jais qui rentrent dans sa spécialité de deuil.

Ce qui ne vous empêchera pas d'aller 10, *rue de la Paix*, chercher soit un bracelet, soit un collier, si le goût vous en dit.

Que de jolies femmes adoptent *le tout noir* pour être plus blanches, plus poétiques et par raison d'économie élégante !

Passons à la nomenclature des bijoux de jais.

Il y en a long, je vous en préviens.

Une châtelaine pâquerette avec pendeloques de cabochons de jais et croix.

Une châtelaine moyen-âge avec agrafe, fleurs de lis en jais taillé, deux médaillons et croix cloutée de cabochons de jais.

Un bracelet jarretière avec médaillon de jais taillé.

Un bracelet gourmette avec charnières flexibles.

Un collier Henri III, faisant le cœur et composé de trois rangs de cabochons de jais, avec rosace de jais ou grande croix Henri III.

Epingles Marguerite en jais taillé, à tiges flexibles.

Epingles bluet.

Epingles Scabieuse.

Epingles Eglantine, composant de très jolies coiffures et attachant des barbes de dentelle.

Un diadème de jais, ayant six grosses boules taillées.

Une rivière de cabochons de jais en guise de rivière de diamants.

Un peigne à galerie (style Empire).

Un collier draperie avec boucles d'oreille et bracelets assortis.

Des boucles d'oreille, ganse créole en jais, taillé comme le diamant.

Parures de mères en jais, faisant grappes de perles.

N'oublions pas les éventails en ébène noir et crêpe anglais, dont la Scabieuse fait une spécialité élégante.

Et les chapeaux ?...

La Scabieuse en a de très nouveaux et de très seyants, tout en étant chapeaux de deuil.

**

Jugez-en.

C'est un chapeau grand deuil, en crêpe anglais, de forme tendue et carrée. Une large écharpe de crêpe entoure le chapeau et se drape derrière en un long voile flottant. Coques de crêpe de côté. Par devant, diadème avec torsade dans l'intérieur.

**

Un chapeau en paramata, avec bords relevés, garnis d'une torsade de faye. Sur le côté, très joli nœud en faille, d'où s'échappe une aigrette de jais. Echarpe de faye frangée derrière. Brides en faye.

**

Un bolivard en velours épinglé, avec diadème devant. Une draperie en velours épinglé l'entoure et un joli nœud de quatre coques est retenu par un lien qui prend les bords du devant et se contourne dessous en torsade. Petit nœud de côté. Par derrière, grosse agrafe de raisin mat et pans de faille.

**

Un Rubens en velours noir, avec bords relevés devant et fuyant derrière. Torsade de velours noir dans l'intérieur. Un large ruban de moire entoure le chapeau. De côté, flots de rubans d'où s'échappe une grande plume noire frisée qui couvre le chapeau et retombe sur des coques et des pans de moire. Brides de moire.

Arrêtons-nous.

Voilà le bagage ou le message des modes du jour.

C'est à peu près la même chose.

Entrons dans le domaine de la beauté.

Il ne s'agit pas d'avoir une toilette *signée Ga-*

gelin et tout à fait inédite pour attirer exclusivement les regards. Il faut être jolie et avoir un teint irréprochable de pureté et d'éclat. La fleur est fleur à la condition d'être humectée et vivifiée par la rosée bienfaisante du matin. Sans quoi, elle se fane et s'étiolle. Il en est ainsi de la femme. C'est en cultivant sa beauté et en la soignant comme une fleur délicate qu'elle est, qu'elle conserve le prestige de la jeunesse. Mais comment arrêter des ans les très réparables outrages?... En suivant l'exemple des Orientales qui ont fait de la beauté un culte et un devoir. C'est par la beauté qu'elles arrivent au pouvoir. C'est donc par la beauté que les Françaises, et surtout les Parisiennes, doivent triompher. Il faut qu'elles fassent usage de la *Rosée du Harem* à base de glycérine et de roses de Bagdad, composée par *Mme veuve Vachon*, 5, rue *Meyerbeer*. Cette Rosée du Harem n'est pas le premier cosmétique venu. Tant s'en faut. Accordez-lui toute votre confiance, car l'Académie de Médecine vous en signera l'ordonnance dans plus d'une affection dermale. Avec la *Rosée du Harem*, vous serez fraîches naturellement sans le concours d'aucuns fards. Votre peau deviendra lisse, satinée et moelleuse. Des réseaux d'azur fileront délicatement sous le tissu dermal devenu transparent, blanc et rose, vos paupières fatiguées reprendront de nouvelles forces, votre vue s'éclaircira, et vous puiserez dans cette Rosée du Harem une résurrection de jeunesse. C'est ainsi qu'en Orient les femmes du Harem bravent les années. Les roses de Bagdad, ainsi que la glycérine, ont sur l'hygiène une grande influence thérapeutique, et, disons-le bien bas, à huis clos, pour que personne ne nous entende, c'est une lotion miraculeuse pour la toilette intime.

Comment *Mme Vachon* s'est-elle fait chimiste et a-t-elle trouvé cette Rosée du Harem? En consultant les cosmétiques orientaux. Il manquait au visage un principe de régénération et de beauté, et *Mme Vachon* l'a trouvé.

Ajoutons qu'après avoir fait usage de la Rosée du Harem sur le visage, au moyen d'une petite éponge très fine, on emploie la *Fleur du Harem*, qui n'est autre qu'une poudre de riz à base de glycérine, et parfumée aux roses de Bagdad. Rosée, fleur et femme s'entendent toujours, car elles ne font qu'un.

Le cabinet de toilette d'une femme à la mode est une véritable officine de parfumerie. Tout est collectionné avec ordre. Il y a des armoires vitrées, ni plus ni moins que chez *Violet*, qui contiennent les principaux produits contresignés de la Reine des Abeilles. Que d'imprudentes ont perdu leur chevelure et leurs dents en faisant usage d'arti-

cles douteux propagés à grands coups de réclames! Une pommade nuisible fait tomber les cheveux. Une eau dentifrice corrosive altère l'émail des dents et attaque la racine dentaire.

La maison *Violet* a donc jugé prudent de publier un livre: *Les Talismans de la beauté*, qui contient dix chapitres de parfumerie aussi intéressants qu'aimables et utiles. On est très savante quand on a consulté ce livre. C'est ce qu'il faut. L'ignorance est notre plus perfide ennemie en toutes choses. Vous pouvez prévoir et agir; c'est le point important: les années passent à côté de vous sans vous atteindre.

La maison *Violet* a encore dédié aux femmes coquettes, et à celles qui ne le sont pas, une toute petite brochure intitulée *L'Art de s'embellir*. Le moyen d'être laide avec tant de conseils compétents et intelligents, à moins qu'on ne le veuille absolument!

Il est si facile de ne pas vieillir en faisant usage des produits spéciaux de la maison *Violet*, que vous trouverez boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand Hôtel, aussi bien qu'à la maison de gros et de commission, 317, rue *Saint-Denis*, et dans toutes les villes de province, et qui sont ainsi répartis:

Crème de Beauté à la glycérine, remplaçant les fards et le cold-cream;

Pâte émulsive à la glycérine, pour les mains;

Eau de toilette à la glycérine parfumée soit à la violette, au Portugal et aux mille fleurs;

Le Glycérolé tonique et rafraîchissant au quinquina et aux roses de Provins pour les soins hygiéniques de la toilette;

La Crème Pompadour pour effacer les rides;

La poudre de fleurs de lis pour le teint;

Le savon royal de Thridace, aux sucres de laitue, le seul approuvé et recommandé par l'Académie de médecine;

La Rosée des Abeilles, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs;

L'Eau de Beauté pour les teints délicats et transparents;

Le Lait de roses et le Lait de violettes;

L'Eau de toilette du Jockey-Club;

La Crème Duchesse et nutritive pour la chevelure, ainsi que le Baume de violettes, et la pommade Ylang-Ylang ayant les senteurs du lilas de Perse.

Quant aux parfums pour le mouchoir, cueillons les Fleurs de France, de la Reine des Abeilles, l'Ess bouquet, les Gouttes de violettes d'Italie, le Foin coupé, le Jockey-Club, les Brises de mai, les Fleurs de Lis et la *Rose Mousseuse*.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LITTÉRATURE

JE NE SAIS PAS COMMENT CELA SE FIT

I

C'était par un beau jour de printemps, au mois de mai, tout était en joie dans la nature et dans ma pensée. J'avais seize ans !

Je suivais un sentier bordé d'aubépines ; je chantais un air inconnu, que j'improvisais avec mon cœur ; les petits oiseaux me donnaient la réplique, les abeilles, les demoiselles, les mouches bourdonnaient et faisaient la basse. Les pâquerettes et les églantines ouvraient leurs corolles parfumées ; le soleil dardait ses rayons obliques sur la campagne et semait de paillettes d'or les cascades d'un ruisseau, murmurant entre ses rives de gazon et de mousse.

Le chemin montait, mon petit chien blanc gambadait devant moi ; tout à coup je le perdis de vue. Je me mis à courir après lui, et j'arrivai promptement en haut de la côte. J'appelai :

— Titania ! Titania !

Je l'aperçus à quelques pas, en arrêt devant un superbe épagneul noir et fauve que son maître appelait aussi.

Ce maître était un jeune homme, un héros de roman ; blond, avec un grand œil azuré comme le ciel de Naples. Il était beau, élancé, svelte ; son costume se composait d'une blouse bleue, serrée à la taille par une large ceinture, d'un pantalon semblable, d'un chapeau de feutre gris, placé un peu sur l'oreille. Une longue branche de lilas blanc retombait en arrière.

Il portait son fusil en l'air, une touffe de ce même lilas sortait triomphalement du canon ; il l'avait cueillie sans doute à la haie d'un jardin. Il me fit l'effet d'une apparition, c'était mon premier rêve d'amour réalisé. Nos yeux se rencontrèrent et nous rougîmes tous les deux. Il me salua ; en ôtant son chapeau il fit tomber ses fleurs, — puis il passa. — Quand je crus qu'il ne pouvait me voir, je ramassai le bouquet.

Ensuite, — je ne sais pas comment cela se fit, — je retournai la tête et je le regardai.

II

Deux mois après, c'était fête au village voisin. J'étais avec mes campagnes dans une vaste prairie où l'on disputait le prix de l'adresse. Les jeunes gens des environs devaient tout concourir ; je cherchai involontairement celui que je n'avais plus rencontré depuis que Titania s'était égarée,

Je l'aperçus, vêtu du même costume, et plus beau encore peut-être que la première fois.

Il me vit aussi, mais il n'osait pas me saluer, il y avait trop de monde. Je devinais cependant qu'il s'occupait de moi. Bien que mon regard fût baissée, je sentais le sien qui me suivait. J'étais heureuse et troublée en même temps ; je ne parlais pas, j'écoutais mes pensées, elles murmuraient mille choses nouvelles. C'était comme une chanson qui berçait doucement mon cœur : elle était bien plus charmante que celle de la route, quand je ne l'avais pas encore vu.

Les luttes commencèrent, il fut partout vainqueur. Son cheval, lancé dans l'arène, devança tous les autres ; sa balle atteignit le but ; il franchit, sans efforts et avec une grâce qu'on ne saurait rendre, les obstacles accumulés pour arrêter sa course.

On jeta son nom parmi les applaudissements, et, je le savais, il m'offrait l'hommage de ses triomphes ! Sans m'avoir dit un mot, il avait mis sa vie à mes pieds.

Et moi... — je ne sais pas comment cela se fit, — je l'aimai !

III

Ensuite vint l'hiver, ma mère me conduisit à mon premier bal !

C'est une date fleurie dans la vie d'une jeune fille que celle-là. Je n'avais pas dormi depuis huit jours quand sonna l'heure bien heureuse. J'étais enivrée, je ne me lassais pas d'admirer ma fraîche robe de gaz, ma couronne et mon bouquet de lauriers-roses. Je dansais toute seule devant la glace, et je me trouvais bon air.

Cependant un nuage assombrissait ma joie.

— Hélas ! me disais-je, il n'y sera pas !

Nous entrâmes dans les salons ; au milieu d'une foule bruyante qui m'étourdissait, j'entendais néanmoins répéter sur mon passage :

— Qu'elle est jolie !

Ces choses-là on les entend et on ne les oublie jamais.

J'étais pâle d'embarras et de plaisir, mes yeux erraient autour de moi ; tout à coup ma respiration s'arrêta, j'entrevis dans un groupe d'hommes ce visage que mes songes me rendaient sans cesse : c'était lui !

Les danses commencèrent ; j'avais déjà figuré deux fois au quadrille, lorsqu'il s'avança vers moi et me demanda d'une voix trébuchante si je voulais bien l'accepter comme cavalier. Nous nous mîmes eu place ; j'osais, très timidement encore, le regarder.

Vêtu comme les autres, il ne ressemblait plus

au vainqueur de la fête ; son habit mal coupé gâtait sa taille, sa cravate était attaché sans goût, son linge très blanc mais grossier ; il portait des gants noirs ! Il avait de lourdes chaussures ; gêné dans ses mouvements, l'élégance lui faisait complètement défaut ; il ignorait les figures et les brouillait ; il marchait pesamment, ce n'était plus qu'un campagnard gauche et endimanché.

Il garda longtemps le silence, et après l'avoir bien cherché il découvrit cette phrase :

— Votre petit chien est un bijou, mademoiselle, comment s'appelle-t-il ?

— Titania, monsieur.

— C'est un étrange nom. Vous l'avez inventé ?

Hélas ! il ignorait Shakspeare et la reine desées ! Quel affreux crime de lèse-poésie !

Je ne trouvai rien à répondre. Il me sembla qu'une larme de glace tombait sur mon cœur.

Il me reconduisit près de ma mère.

Je ne sais pas comment cela se fit, — je ne l'aimais plus.

IV

Il y a trente ans de cela.

Je suis revenue aux lieux où se déroula cette idylle.

Je jette un coup d'œil sur mon existence, je me rappelle mes chimères envolées, mes illusions détruites, mes affections brisées par l'ingratitude, mes dévouements méconnus.

Je me demande si cet amour, dépouillé du prestige trompeur qui m'a entraînée, n'était pas le meilleur et le véritable.

Si des jours écoulés aux champs, loin des agitations du monde, auprès du foyer domestique, entre la tendresse d'un mari au cœur simple et bon et les caresses des enfants que l'on voit grandir, ne laissent pas derrière eux une trace lumineuse ; je me demande si je n'ai point passé à côté du bonheur que j'ai tant poursuivi sans l'atteindre.

Alors, je ne sais pas comment cela se fait, j'oublie le bal et ses déceptions, je ne me souviens que du sentier aux aubépines et du bouquet de lilas blanc.

Comtesse DASH

COURS DE M. CONSTANTIN JAMES SUR LES COSMÉTIQUES

—
DE L'OREILLE

L'oreille ne réclame l'emploi d'aucun cosmétique spécial, la peau qui la revêt ne différant en

rien, sauf sa transparence, de la peau des autres régions. Il est seulement quelques précautions à prendre pour en nettoyer le conduit.

Beaucoup de personnes sont dans l'usage d'y introduire de petites curettes, dans le but d'en extraire le cérumen. C'est là une pratique que je suis loin de blâmer, du moment où l'on se borne à en enlever la partie exubérante et surtout visible. Mais n'oubliez pas que ce cérumen est une sécrétion naturelle qui a son utilité et son but. Il prévient par sa viscosité la pénétration des animalcules et des corps étrangers ; il donne à la membrane du tympan l'élasticité et la souplesse nécessaires à ses vibrations ; enfin il amortit la trop grande intensité des ondes sonores. Vous ne devez donc point faire un « badigeonnage » trop complet, d'autant plus que vous finiriez à la longue par irriter l'intérieur du conduit et y déterminer quelque inflammation préjudiciable à la finesse de l'ouïe.

Mais l'oreille n'est pas seulement l'organe de l'audition ; elle constitue, quand elle est petite et bien proportionnée, l'un des plus gracieux ornements du visage qu'elle limite et qu'elle encadre. Aussi ne saurait-on éviter avec trop de soin tout ce qui serait de nature à en altérer la forme, surtout à cet âge où les tissus n'ont pas encore acquis leur complète fixité de développement.

Malheureusement il s'en faut de beaucoup qu'on ait, à cet égard, toute la sollicitude désirable. Ainsi, tantôt on emprisonne l'oreille sous des coiffures trop serrées qui l'aplatissent et la collent en quelque sorte à la tête ; d'autres fois, tombant dans le défaut contraire, on la maintient trop écartée, de telle sorte qu'elle se renverse en dehors pour former un angle dont l'exagération détruit l'harmonie des traits ; il n'est pas rare non plus qu'on punisse l'enfant en lui tirillant ces malheureux appendices dont le seul crime est d'être trop à portée de la main. Il en résulte le relâchement du pavillon, son allongement, quelquefois même un peu de dureté de l'ouïe, l'irritation provenant de ces manœuvres pouvant se propager jusqu'au nerf acoustique.

Mais ce n'est pas uniquement par elle-même que l'oreille contribue à embellir la face ; ici encore l'art vient en aide à la nature. Qui ne sait que de tous temps les peuples barbares ou civilisés se sont plus à y suspendre de brillants anneaux ? Seulement ces anneaux ne peuvent être fixés qu'à l'aide de petits trous dont l'oreille a dû être préalablement percée. Or, ceci nécessite une opération qui, toute innocente qu'elle paraisse, a ses difficultés et ses délicatesses.

Ainsi la partie que doit traverser le poinçon, et

qu'on « appelle » le lobule, représente une sorte de coussinet grassextrêmement mou. Pour peu donc que vous n'avez pas parfaitement pris vos mesures, la peau fuira devant l'instrument, de telle sorte qu'une fois revenue sur elle-même, les deux ouvertures ne seront plus parallèles. Il en résultera, pour l'introduction de l'anneau, des tâtonnements douloureux, sinon une véritable impossibilité.

Puis les deux oreilles n'ont pas toujours, chez le même individu la même conformation. Tantôt l'une est plus grande que l'autre ; ou bien leur inclinaison diffère ; ou bien elles ne figurent pas le même oval ; enfin, il peut se faire que les deux lobules n'aient pas la même longueur. C'est à vous de savoir choisir, pour pratiquer votre ponction, le point le plus propre à dissimuler cette légère difformité.

Mais j'admets que votre opération soit bien faite. Reste la cicatrisation. Or, la cicatrisation est loin d'être chose aussi simple qu'on serait tenté peut-être de le supposer.

En effet, tandis que le pavillon de l'oreille est constitué par un cartilage qui en assure la solidité, en même temps qu'il en dessine les contours, le lobule n'est autre qu'un repli de la peau doublé d'un tissu spongieux et friable. On comprend de suite les conséquences de cette disposition. Tout le poids des pendants portera sur la cicatrice, et, pour peu que celle-ci n'ait pas encore acquis la résistance voulue, elle cédera. C'est ce qui arrive tous les jours chez les enfants. Dans leur impatience d'étrenner la parure dont on leur a fait cadeau, ils chargent leurs oreilles de fardeaux trop lourds et le lobule se déchire. Cette déchirure s'envenime, amène des abcès, souvent même un érysipèle, et devient ainsi l'occasion de dangereuses complications.

Il semble donc qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour prévenir tout accident et assurer le succès. Loin de là, on s'en rapporte le plus souvent à un simple bijoutier, c'est-à-dire à un homme qui n'a ni les premières notions de l'anatomie de l'oreille, ni la moindre idée des soins que réclame le pansement d'une plaie. Aussi, sur dix jeunes filles prises au hasard, et même appartenant au meilleur monde, n'en trouverez-vous peut-être pas deux dont les oreilles soient régulièrement percées. Presque toujours les trous ne sont pas sur le même plan, ou sont placés trop bas, de telle sorte que l'anneau ne paraît soutenu que par un fil, et alors une ligne blanchâtre et disgracieuse indique la traînée de la cicatrice. C'est ainsi que ce qui devait ajouter à l'oreille un ornement de plus peut, au contraire, nuire à ses agréments naturels.

Que les mères de famille prennent donc un peu plus au sérieux cette petite opération et n'en chargent pas le premier venu. Tous les jours, on vient me prier de rectifier des trous mal percés ; mais il en est un peu des oreilles comme d'un habit dont on a manqué la coupe : rarement ensuite on arrive à en faire quelque chose de bien réussi.

CONSTANTIN JAMES.

COURRIER DES THÉÂTRES

RIGOLETTO. — Mmes Albani, Bracciolini ; MM. Capoul et Verger.

Le Théâtre-Italien vient de nous donner une très brillante reprise de « Rigoletto. » Cet opéra est monté d'une façon remarquable qui fera bien certainement courir le public à la salle Ventadour. Le directeur, M. Verger, a compris qu'il lui fallait des artistes de premier ordre pour faire face à la pénurie d'ouvrages nouveaux. Pendant de longues années, en effet, le génie de Rossini, Donizetti, Bellini et Verdi avait procuré à ce théâtre une prospérité sans égale ; mais, maintenant l'Italie, cet admirable pays que la nature a comblé de tant de bienfaits, semble être arrivée à une de ces époques de crises où tout se ralentit, où les grands génies semblent disparaître. En effet, depuis vingt années, aucun compositeur nouveau ne s'est fait connaître. On s'est donc trouvé dans l'obligation de se rejeter sur M. Verdi, qui occupe maintenant presque à lui seul tout le répertoire.

M. Verdi est né dans la Lombardie, près de Milan. Aussi est-ce dans cette ville que furent représentés ses premiers ouvrages, « Nabucco » et « Ernani » entre autres. Lorsque ces deux opéras furent joués à Paris, ils furent dans l'origine l'objet de critiques nombreuses, et cependant ce sont encore aujourd'hui deux des plus belles pages de ce maître, mais le libretto entrain, je crois, pour beaucoup dans cet insuccès ; aussi n'en fut-il pas de même pour « Rigoletto, » et le compositeur obtint de grands éloges la première fois qu'il nous fit entendre cet ouvrage.

Victor Hugo semble avoir écrit ses drames uniquement pour y mettre de la musique, et l'une des plus riches à ce point de vue est, sans contredit, le « Roi s'amuse ». Tout s'y trouve : airs, chœurs, duos, morceaux d'ensemble, le compositeur n'a eu qu'à puiser dans cet amas de richesses. M. Verdi a de la verve et un grand nombre d'idées mélodiques, qualités qui lui permettaient mieux qu'à tout autre d'écrire la musique de cette adorable partition qui prit le nom de « Rigoletto ». Je n'ai, du reste, jamais vu le « Roi s'amuse, » car ce

drame, joué au Théâtre-Français en 1832, et dans lequel Ligier fut, dit-on, admirable, n'eût qu'une seule représentation, pour des raisons dont je me dispenserai d'entretenir mes lecteurs.

Il n'y a pas d'ouverture dans cet ouvrage, comme dans presque tous ceux de Verdi. A la place, nous trouvons un prélude assez joli d'ailleurs, et un petit chœur d'introduction. La ballade pour ténor qui vient ensuite : « Questa o quella per me pari sono, » est une des plus belles choses de cet ouvrage, et a été chantée par Capoul avec une grâce exquise. Le duetto entre Rigoletto et Gilda a été, pour Mlle Albani et M. Verger, l'occasion de nombreuses ovations. Ce premier acte est certainement le plus riche de la partition, et l'on a beaucoup applaudi Mlle Albani dans le duo suivant avec Capoul, et l'air de la fin : « Caro nome che il mio cor, »

Au second acte, signalons M. Verger, vraiment remarquable, et comme comédien et comme chanteur dans l'aria, « cortigiani, vil razza dannata, » et dans le duo avec Mlle Albani.

Le troisième acte est un morceau de maître qui fait le plus grand honneur à Verdi. Ses quatre interprètes ont été à la hauteur de leur tâche, et je puis affirmer que je n'ai pas encore entendu une interprétation aussi parfaite. Capoul a enlevé la fameuse canzone : « La donna è mobile, » avec toute la verve et le talent que nous lui connaissons. Mlle Bracciolini est charmante dans le petit rôle de Maddalena, et a été très applaudie dans le quatuor. Mlle Albani et M. Verger ont chanté tout le final avec un sentiment dramatique et passionné qui a produit le meilleur effet. En résumé, grand succès pour Mmes Albani et Bracciolini, ainsi que pour Capoul et Verger.

MOSAÏQUES ROSES

Le Théâtre-Français a donné mardi dernier la « Farce de maître Pathelin », de M. Ed. Fournier. On annonce la réception à ce théâtre d'une comédie en trois actes de M. P. Ferrier, intitulée « Tabarin », et dont le rôle principal est destiné à Coquelin. Dans la reprise de « Britannicus », les rôles sont ainsi distribués :

Agrippine	Mmes Arnoud-Plessy
Junie	Sarah-Bernardt
Néron	MM. Mounet-Sully
Burrhus	Maubant
Britannicus	Deiauhay
Narcisse	Got

**

Les répétitions à l'orchestre de « Don César de Bazan », l'opéra comique en quatre actes de MM. Massenet et Chantepie, ont commencé sur la scène Favart, et la pièce passera du 1^{er} au 10 décembre. Il y aura plusieurs décors nouveaux de Rubé et de Chapron. Voici l'exacte distribution des rôles : Don César, Bouhy ; Charles II, Lhérie ; Don José de Santarem, Neveu ; un juge, Teste ; Lazarille, Mmes Galli Marié et Maritana, Mlle Priola. Les « Dragons de Villars » ont été repris la semaine dernière avec les artistes que l'on avait vus au mois de juillet dernier. M. Lhérie est toujours fort remarquable dans le rôle de Sylvain, et M. Melchissédec joue avec beaucoup d'entrain celui de Belamy. Nos compliments à M. Barnolt, un Thibaut très amusant, à Mlle Ducasse, une Georgette très délurée. Quant à Mlle Priola, elle a réussi à faire regretter Mme Galli-Marié, elle n'a su donner aucun cachet à ce beau rôle de Rose Friquet.

Nous apprenons avec plaisir que la commission du budget est d'avis d'augmenter de cent mille francs la subvention de l'Opéra-Comique. Ce théâtre, en effet, est le seul des théâtres subventionnés qui paye un loyer, et ce loyer est considérable ; en outre, l'examen des recettes et des dépenses de l'Opéra-Comique a démontré la nécessité d'un supplément de subvention. Si l'Assemblée accepte la proposition du ministère, les théâtres subventionnés recevront en 1873 :

L'Opéra	800,000 fr.
Le Théâtre-Français	240,000
L'Opéra-Comique	240,000
Le Théâtre-Lyrique	60,000
L'Odéon	60,000
Les Italiens	100 000

**

M. Alexandre Dumas vient de lire aux artistes du Gymnase sa nouvelle comédie en trois actes, la « Femme de Claude ». Voici les noms des personnages et de leurs interprètes :

Claude Ripert.	MM. Landrol,
Cantagnac.	Pradeau.
Daniel	Pujol.
Antonin,	Villeray.
Césaraine,	Mlle Desclée
Rébecca,	Pierson.
Edmée,	Vannoy.

En attendant que cette pièce soit prête, on a repris hier la « Dame aux Camélias ».

**

Il est probable que la subvention du Théâtre-Italien ne passera pas sans discussion et provoquera un incident. L'administration aurait accor-

dé les susdits 100,000 francs au directeur d'un Théâtre Italien encore à l'état de projet, puisqu'il n'a ni troupe ni scène, et M. Verger, directeur actuel des Italiens, locataire de la salle Ventadour, serait de cette façon complètement privé de l'appui financier du gouvernement.

Le costume pour les hommes, aux soirées qui suivent les chasses, a été réglé par la prince de Galles pour les réunions de Sandrigham. Il est adopté, sauf légères modifications individuelles, par les sommités élégantes du *high-life*. Il se compose de l'habit bleu à boutons d'or, du gilet blanc et du pantalon gris ou en cachemire blanc — celui-ci pour les jeunes gens.

Sur l'initiative du prince Orloff et du comte de Berg, aidés du concours de la princesse Czatoryska, de la comtesse Osialynska, de la princesse de Chimay, de la comtesse Eugénie de Mercy-Argeuteau, de la marquise de Noailles, etc., etc., un monument est élevé à Chopin, à Varsovie, sa ville natale. L'œuvre est due à M. Godebski, le *Sandre* de Servais.

M. Penavaire, premier violon du théâtre Italien, dont l'Athénée vient de recevoir une charmante partition que nous applaudirons bientôt, a réalisé une très originale et très poétique idée. Il a choisi dans les naïves et spirituelles chansons des poètes de la Renaissance, six chefs d'œuvre de grâce pour les rajeunir avec sa musique si jeune et si française. Ces poètes dont les inspirations ont survécu à tant d'autres que le temps a emportées, sont Charles d'Orléans, Pierre de Ronsart, Clément Marot, Ph. Desportes et Vauquelin la Fresnaye et leurs chansons. « Plus ne suis, Ce que j'ai été, Dieu te garde, Rosette, le Fantôme d'Amour, le Larcin, et le Temps a laissé son manteau ». M. Penavaire a trouvé des accords qui se marient délicieusement avec chacune des sensations de ces romances comme si le poète avait inspiré le musicien. Voilà qui est d'un excellent augure pour son opéra comique.

La semaine dernière dans l'église de Saint-Louis-d'Antin, a été célébrée, devant une brillante et nombreuse assemblée, l'union de M. le marquis d'Angerville d'Anvrecher avec Mlle Jeanne du Mesnil-Marigny. Le titre du futur n'est pas de fraîche date, ni comme tant d'autres, d'une origine due à une usurpation plus ou moins récente. Il a été reconnu par le conseil du sceau comme étant celui de la famille avant 1789. La terre d'Angerville, situé près du Caudetez, est surnommé le Martel, pour la distinguer des autres loca-

lités du même nom, assez nombreuses en France. — Armes d'or, au léopard de sable, posé aux cantons d'extre de l'écu, et à deux quitesfeuilles du même, posées, l'une au canton d'extre, l'autre en pointe.

On annonce, pour le mois de janvier, la réception du duc d'Aumale comme membre de l'Académie française : on sait que le duc a été élu au fauteuil laissé vacant par M. de Montalembert. Après lui viendront : M. Littré, qui remplace M. Villemain ; M. de Loménie, qui remplace M. Marmier, et M. Emile Olivier, qui remplace Lamartine.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

NUMÉRO 38. — TOILETTES DE VISITE

PREMIÈRE FIGURINE. — Costume moitié *vigogne*, moitié *velours anglais*, couleur bronze florentin. La première jupe, en velours, est garnie dans le bas de deux volants cousus presque à plat, hauts de 10 centimètres chacuns et découpés en dents arrondies ; ces dents sont entourées d'un effilé tom pouce de la même nuance que le vigogne ; un biais vigogne surmonte le tout ; deuxième jupe en vigogne, ouverte devant, relevée des côtés et derrière par une double boucle en velours, deux rangs de petits effilés semblables aux précédents garnissent le bas.

12 mètres de velours pour la première jupe.

5 mètres de vigogne pour la deuxième jupe.

4 mètres de velours pour la veste. Bottines en drap bronze florentin. Claques de cuir tout autour, talons Louis XV.

DEUXIÈME FIGURINE. — Petite fille de 11 à 12 ans. — La robe de dessous est en satin de laine bleu, avec un plissé de 15 centimètres au bas ; le corsage est montant et n'a pas de manches. La robe de dessus ou plutôt la tunique est en drap léger gris, le corsage s'ouvre en carré sur la poitrine et tout le bord est découpé en dents ovales très creuses, entourées de velours noir.

5 mètres pour la première robe.

3 mètres pour la tunique. Bottines de chevreau noir piqué bleu.

TROISIÈME FIGURINE. — Costume de velours anglais marron. La première jupe est assez compliquée ; le devant a deux jupes, la première unie, la deuxième, plus courte, est bordée d'une bande en faye noire avec un biais plus étroit au-dessus ; cette deuxième jupe, fermée et relevée par côté, se réunit ainsi que la première aux largeurs de derrière, et les deux coutures sont dissimulées par une bande en faye noire clouée avec des boutons de faye ; des volants bordés de faye noire garnissent la jupe par derrière, depuis le bas jusqu'à la taille.

Chapeau *page* en velours marron et velours bleu pâle combinés et entremêlés avec une branche de roses thé. Lingerie plissée. Nous donnons le patron de coupe de cette basquine, voir la description pour les détails. Bottines de drap marrou, semelles de chasse, talons Louis XV.

Pour les articles non signés
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.